

D'un continent à l'autre

Au matin du 19 septembre 1835, la famille Müller était montée, avec tous les bagages, dans une diligence de deuxième classe stationnée sur la place du Marché à Besançon. Elle transportait régulièrement, à partir du port du Havre, des balles de coton américain vers les manufactures textiles de l'Est de la France et au retour des passagers candidats à l'émigration vers l'Amérique.

Le soir même, elle arrivait à Langres par la côte de Longeau. On avait changé les quatre chevaux « maîchards* » au relais de poste devant le château de Champlitte, en les remplaçant par six ardennais rouans plus trapus et plus forts. La pente était rude et malgré les encouragements du cocher accompagnés de la chambrière sur leur croupe, les chevaux soufflaient fort de leurs naseaux congestionnés et dilatés d'où s'échappait une vapeur abondante que la fraîcheur du crépuscule et la sueur transformaient en une brume âcre et épaisse.

Michel avait pris place auprès du cocher car, malgré l'inconfort et l'exposition aux

intempéries, le coût du voyage de quatre jours pour rejoindre la capitale s'en trouvait allégé. Cahoté de droite à gauche suivant le trot des chevaux, il s'assoupissait de courts instants interrompus par les changements d'allure. Marthe-Catherine et les quatre enfants voyageaient à l'intérieur du véhicule.

Pour aller de Besançon à Paris, on devait s'acquitter de la somme de 79 livres si l'on prenait place à l'intérieur et de 49 livres si l'on faisait le choix de voyager dans le cabriolet. La voiture de deuxième classe était prévue pour seize passagers et leurs bagages. Les haltes étaient brèves et réduites au minimum. Les arrêts pour les repas ne représentaient que trois heures au total de Paris à Besançon. Toutes les pauses étaient raccourcies mais les habitués des voyages en diligence se troublaient peu des interruptions de repas, ils mangeaient vite et mettaient le dessert dans leurs poches. Il n'y avait qu'un seul point de départ ou d'arrivée ; on évitait ainsi la tournée des hôtels ou auberges.

La caisse de ces voitures était étroite et les voyageurs y étaient si serrés que chacun « redemandait » sa jambe ou son bras à son voisin lorsqu'il s'agissait de descendre. Le marchepied trop haut était incommode et peu praticable pour les dames. Si malheureusement il se présentait un voyageur avec un gros ventre ou de larges épaules, tout le monde était supplicié. Il fallait alors gémir ou déserrer...

La nuit était presque tombée quand Michel endormi sursauta. La voiture faisait halte avec un grincement des roues cerclées de fer sur la chaussée, devant la Porte des Moulins qui permettait l'entrée dans la ville fortifiée de Langres, au sud des remparts.

En confiant les rênes à Michel, le cocher descendit de la diligence pour payer l'octroi* au garde armé d'un fusil qui contrôlait l'accès dans la ville. Après avoir fait le tour de la voiture et échangé quelques paroles se rapportant au contenu des bagages et au voyage prévu, le préposé, muni d'une lampe à huile, rentra par une barbacane* dans son bureau. Le cocher remonta sur sa banquette et prit la direction de l'Auberge du Mouton blanc, rue de l'Homme sauvage, où tous les voyageurs durent descendre.

Dans une large salle enfumée et bruyante, hommes et femmes étaient attablés à de longs tréteaux, les uns pour boire seulement, les autres pour se restaurer. Une servante aux formes avantageuses s'activait entre les rangées de tables accolées en évitant les gestes par trop osés de clients avinés. Dès leur arrivée dans cette atmosphère confinée, des relents de mauvais vin et de daube marinée soulevèrent le cœur de Marthe-Catherine et des enfants Müller.

Michel commanda une soupe de pommes de terre au lard, du pain et un pichet d'eau. La servante lui recommanda du vin des coteaux de Champlitte. Il refusa poliment en alléguant que

sa religion lui interdisait cette boisson alcoolisée. Elle n'en fut pas très surprise car elle avait déjà remarqué leur tenue vestimentaire bien particulière. Comme il réservait également une seule chambre avec trois lits, elle comprit qu'il n'y aurait pas beaucoup à gagner avec ces clients-là...